



# ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 8 (1969), p. 1-26

Régis Blachère

L'Agglomération du Caire vue par quatre voyageurs arabes du Moyen-Âge.

#### *Conditions d'utilisation*

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

#### *Conditions of Use*

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

#### **Dernières publications**

9782724711714	<i>La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne</i>	Sylvie Ayari
9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)

# L'AGGLOMÉRATION DU CAIRE

## VUE PAR QUATRE VOYAGEURS ARABES

### DU MOYEN ÂGE

PAR

R. BLACHÈRE

Nombreuses et variées sont les descriptions de l'agglomération du Caire laissées par des voyageurs arabes non égyptiens, depuis la fin du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> s. jusqu'au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> s. Dans les limites du présent article, il ne saurait être question de reprendre toutes ces descriptions qui, au surplus, ont été déjà minutieusement utilisées par les historiens et les archéologues. On voudrait en revanche à partir d'un choix nécessairement arbitraire parce qu'on le souhaite suggestif, mettre l'accent sur quatre de ces voyageurs qui ont le mieux su noter les réactions, les sentiments et les idées suscitées en eux par cette agglomération diverse et contrastée.

Une remarque préliminaire s'impose d'ailleurs. Jusqu'au moment où les Fâtimides font du Caire une capitale à la mesure de leurs ambitions politiques et religieuses, les auteurs arabes qui s'intéressent à ce centre urbain voit uniquement celui-ci dans une perspective générale. Par exemple pour al-Ya'qûbi (mort après 278/891)<sup>(1)</sup> et plus encore pour Ibn Rusteh (mort après 290/903)<sup>(2)</sup>, l'agglomération désignée naturellement sous le nom d'al-Fustât est seulement le centre administratif de l'Égypte, celui-là même que 'Amr ibn al-Āṣ avait fondé autour de la mosquée-cathédrale qui lui doit son nom, entourée des marchés et des quartiers où s'étaient fixés les contingents arabes, lors de la conquête<sup>(3)</sup>. Si l'accent est mis sur les itinéraires

<sup>(1)</sup> Sur ce géographe et historien, v. A. MIQUEL, *La Géographie Humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI<sup>e</sup> siècle*, (Paris, 1967) t. I, 285-292.

<sup>(2)</sup> *Id.*, 192-202. A noter que ce polygraphe ne fut pas un voyageur, mais un encyclopé-

diste ; v. R. PARET, *Contribution à l'étude des milieux culturels dans le Proche-Orient médiéval*, dans *Revue Historique*, Fasc. 477 (1966), 47-100.

<sup>(3)</sup> Ya'qûbi (331) = Trad. WIET, 184.

qui partent de ce centre c'est qu'on entend marquer par là le rôle dévolu à al-Fuṣṭāṭ comme capitale régionale. Avec le voyageur al-Mas'ūdi <sup>(1)</sup>, qui visita al-Fuṣṭāṭ en 330/941, nous devrions trouver un observateur d'une toute autre qualité ; lui-même nous dit, dans l'abrégé de ses premiers ouvrages <sup>(2)</sup> qu'il avait consacré une large place à la conquête de l'Égypte par 'Amr ibn al-Āṣ dans ses *Annales historiques* et dans son *Histoire moyenne*. La perte de ces deux ouvrages nous a privés sans doute de bien des détails sur le noyau primitif de ce qui sera le Caire ; quelques pages des *Prairies d'Or* sur la fête de la Nuit de l'Immersion évoquent en revanche en un raccourci plein de pittoresque ce qu'est déjà à ce moment le groupement humain qui s'active dans cette cité <sup>(3)</sup>.

D'une exceptionnelle qualité nous apparaissent donc, par contraste, les témoignages de deux autres voyageurs, l'un Iraquien, Ibn Ḥawqal (mort après 377/987) <sup>(4)</sup>, et le second, Palestinien, al-Muqaddasi (mort après 378/988) <sup>(5)</sup>. Tous deux offrent d'ailleurs de si remarquables ressemblances tant par la carrière suivie que par la pensée, qu'on ne saurait systématiquement les opposer. L'un et l'autre sont de grands voyageurs soucieux de vérifier ce qu'ils ont lu et de le compléter ; leur curiosité d'esprit est vive autant que diverse ; leur appartenance au Chi'isme révèle chez eux des croyants fervents mais inquiets, prompts à critiquer durement ce qui a déçu leurs espoirs. Leur culture les incite d'autre part à une certaine recherche, voire quelquefois à des effets de style dans leur « écriture ».

La description que nous avons de l'Égypte par Ibn Ḥawqal est le résultat, en sa forme actuelle, de deux séries de notations. La première est une mise au point des informations antérieures que le voyageur critique et condense avec l'acribie qui lui est propre. Ces données valent pour l'époque des Iḥṣīdides, et l'on peut conjecturer qu'elles sont le résultat d'observations faites au cours d'un premier séjour en Égypte se situant entre le départ de Bagdad en 331/943 et les pérégrinations en Berbérie ; celles-ci mènent Ibn Ḥawqal de Cyrénaïque en Ifrīqiya (on le trouve à Mahdiyya en 336/947), puis en Berbérie occidentale et enfin en Espagne où il séjourne l'année suivante avant de revenir, par la Sicile, en Égypte ou dans quelque autre région du

<sup>(1)</sup> Sur ce « logographe » v. MIQUEL, 202-212.

<sup>(2)</sup> MAS'ŪDI, *Prairies d'Or*, éd. Barbier de Meynard, II, 412.

<sup>(3)</sup> Id., *op. cit.*, II, 364 sq. — La courte

indication sur le nilomètre, *op. cit.*, 365-366, ne vaut que par sa date.

<sup>(4)</sup> V. MIQUEL, 299-309.

<sup>(5)</sup> V. MIQUEL, 313-330.

Proche-Orient<sup>(1)</sup>. Durant cette période, Ibn Ḥawqal se révèle avoir été un adepte fervent des Fâtimides d'Ifrîqiya en qui il voit les réalisateurs de la doctrine de l'Isma'élisme Qarmate<sup>(2)</sup>. A cette première documentation est venue s'adjoindre un ensemble de corrections, de retouches correspondant à un second séjour d'Ibn Ḥawqal, postérieur celui-là à l'installation des Fâtimides et à la fondation d'al-Qâhira en 358/969<sup>(3)</sup>. Cette distorsion dans l'attitude d'Ibn Ḥawqal se manifeste dans le rapprochement des deux textes suivants, l'un datant de l'époque euphorique, l'autre de celle du désenchantement.

Al-Fuṣṭât est une grande ville dont la superficie est égale à un tiers de celle de Bagdad; elle s'étend sur environ une parasange, avec un territoire excessivement peuplé et qui est d'une belle fertilité. Cette cité a d'autres qualités éminentes et agréables; ses quartiers possèdent de vastes espaces libres, d'énormes marchés, d'imposants centres de commerce, de vastes terrains privés, sans compter un splendide extérieur, une atmosphère sympathique, des jardins fleuris et des parcs toujours verdoyants, quelle que soit la saison. (WIET, *Trad.*, I, 144).

Plus d'un livre a été composé sur l'Égypte et ses provinces, donnant une description détaillée de ses villages, de ses impôts et de ses spécialités. Mais depuis que les Maghrébins ont envahi son territoire, la situation a bien changé: il a perdu une partie de ses ressources et l'on ne voit plus guère que des ruines et des décombres abandonnés qui témoignent de la condition excellente et florissante d'antan. Pour cette raison j'en ai donné une description sans m'appesantir sur les détails. (*ibid.*, 141).

L'ambiance dans laquelle vit le voyageur est, on le voit, fort différente<sup>(4)</sup>. Le dépit, le découragement, peut-être une sourde révolte le dominant, le nom des Fâtimides

<sup>(1)</sup> Sur cet itinéraire et les repères chronologiques qui le jalonnent, v. WIET, *Introd.*, p. xi, à la trad. d'IBN ḤAWQAL, *Configuration de la terre*, Paris (1964). — Sur le passage d'Ibn Ḥawqal à Mahdiyya v. *Idem*, trad., 67.

<sup>(2)</sup> Cela se manifeste à plusieurs reprises, notamment à propos de la victoire d'al-Manṣûr sur les Ḥârîgites révoltés; cf. trad. WIET, 68.

<sup>(3)</sup> Pour éviter toute ambiguïté, on emploiera conjointement, dans la présente étude, le terme al-Fuṣṭât pour désigner l'agglomé-

ration pré-fâtimide et le nom al-Qâhira pour particulariser l'ensemble des quartiers construits soit par les Fâtimides, soit postérieurement à eux.

<sup>(4)</sup> Dans l'état actuel de notre texte cette double disposition n'émerge que sporadiquement; v. *infra*, p. 4, n. 2. Il convient de se souvenir que ces retouches ou addition ont dû intervenir à plusieurs années de distance et que par conséquent la notation des faits observés a pu être altérée sous des impulsions très diverses.

régnants n'est même plus mentionné par Ibn Ḥawqal dans cette dernière version ; tout au plus le voyageur s'efforce-t-il de convaincre son lecteur que tous les maux dont souffre l'Égypte doivent être imputés aux seuls « Maghrébins ». De quelle ampleur ont été ces retouches et ces remaniements apportés à la version primitive de la description de l'Égypte ? Peut-on aller jusqu'à concevoir une version complètement nouvelle de l'ouvrage ? G. Wiet l'admet <sup>(1)</sup>. Quoi qu'il en soit ce travail de mise au point est postérieur à l'année 362/973, date à laquelle Ibn Ḥawqal étant revenu en Sicile, n'hésite pas à modifier radicalement tout ce qu'il y avait de trop euphorique dans ses premières notations touchant cette île <sup>(2)</sup>. On découvre dans les pages consacrées au Caire une évolution identique à celle qui concerne la Sicile, à cela près que, on l'a vu, le désenchantement s'exprime d'une façon plus formelle encore.

Dans les développements relatifs à la capitale fâtimide, le nom d'al-Fuṣṭāṭ est seul usuel sous la plume d'Ibn Ḥawqal ; fait qui vaut d'être signalé, l'appellation *al-Qāhira* la [ville] triomphante ne se rencontre qu'une fois et cela peut constituer un indice de ce que pense Ibn Ḥawqal de cette fondation. Dans les cinq pages qui lui sont au surplus consacrées, l'intérêt ne saurait porter exclusivement sur la ville-citadelle édifiée sur l'ordre du Calife al-Mu'izz, par son affranchi Ġawhar. Sur al-Fuṣṭāṭ, sont redonnés des détails essentiels touchant la distribution des quartiers. De même est rappelée l'existence du double pont de bateau lancé à la hauteur de l'Île [de Rôḍa], de la rive orientale à celle de Guizeh (Wiet, *Trad.*, I, 144) ; sur ce point fortifié, l'indication déjà fournie par al-Mas'ûdi est reprise. Au moment où Ibn Ḥawqal écrit, le quartier militaire construit sous les Tûlûnides est en ruine. Toutefois la cité-citadelle d'al-Qāhira tient naturellement la place qui lui revient dans l'ensemble.

Les Maghrébins ont fondé à l'extérieur d'al-Fuṣṭāṭ une ville qu'ils ont nommé al-Qāhira. Elle fut tracée par Ġawhar, le général des Maghrébins, au moment de son entrée en Égypte, à l'usage de son armée, des ses approvisionnements et de sa suite. Elle comprend maintenant des quartiers et des marchés, ainsi que des emplacements pour la reproduction du bétail, des édifices publics tels que des bains et des hôtelleries,

<sup>(1)</sup> Wiet, *Introd.*, p. XIII.

<sup>(2)</sup> Très suggestif est le passage qui montre précisément un de ces « retours » : les revenus de l'Île de Sicile à notre époque, qui est la plus florissante et la plus prospère, montent dans l'ensemble, qu'il s'agisse du produit de taxes variées, redevances, quint, droits mari-

times (etc.) ... , à un total de [tant] ... Je l'ai visitée à un moment où sa situation avait passé de l'aisance à la misère. Dans l'ensemble ses habitants étaient devenus semblables aux populations qui ne sont même pas mentionnées dans les livres. Ed. Kramers ; cf. trad. Wiet, 129.

jusqu'à des palais bien construits et des installations utiles. Ġawhar l'entoura d'un mur élevé et fort, qui circonscrit un espace trois fois plus vaste que les terrains bâtis : ce sont donc des sortes de parcs à réserve pour le refuge des bestiaux en cas de danger. A l'intérieur se trouvent les bureaux administratifs de l'Égypte, une mosquée-cathédrale belle et élégante, abondamment pourvue de desservants et de muezzins. (WIEF, *Trad.*, I, 145).

Ce dernier trait est riche d'indications sur la pensée de l'isma'ïlien déçu : le nom glorieux d'al-Azhar ne vient pas sous sa plume ! La même propension à maintenir dans l'anonymat les fondations fâtimides se retrouve d'ailleurs presque aussitôt dans ce passage :

Une princesse maghrébine a fait bâtir une autre mosquée-cathédrale à al-Qarâfa, à l'extérieur d'al-Fuṣṭât, qu'habitaient autrefois les tribus du Yémen et ceux qui s'y étaient établis dès le moment de la conquête ; c'est une des mosquées qui se distinguent par leur cour spacieuse, une architecture admirable, des plafonds élégamment décorés et un magnifique extérieur. (*ibid.*, 145) <sup>(1)</sup>.

Une notation dont la sécheresse n'exclut pas la valeur évocatrice, nous permet d'imaginer dans la seconde moitié du iv<sup>e</sup>/x<sup>e</sup> siècle le site fermé par le Muqattam au sud-est de l'agglomération du Caire.

A la hauteur du cours septentrional du Nil, il y a une montagne qui s'étend jusqu'à al-Fuṣṭât, appelée le Muqattam. On trouve dans cette montagne et aux alentours, de l'hématite et un peu de cristal de roche. Cette montagne court parallèlement à la région des émeraudes et se prolonge jusqu'aux limites extrêmes du pays des Noirs. Au pied de cette montagne, dans les environs de al-Fuṣṭât, il y a la tombe du juriste Muḥammad ibn Idrīs aš-Šâfi'i, — que Dieu ait pitié de lui ! — C'est un des tombeaux du cimetière réservé sur le flanc de cette montagne aux habitants d'al-Fuṣṭât. C'est là qu'ont été enterrés, parmi les prophètes, Joseph, les chefs des douze tribus, Moïse, Aaron. (*ibid.*, 147-148).

<sup>(1)</sup> Il s'agit du Ġâmi' al-awliyâ' ou Mosquée des Saints appelée aussi Mosquée de la Coupole et Mosquée d'al-Qarâfa. L'édifice avait dû être construit effectivement par la mère du Calife al-'Azîz, nommé Taġrîd (ou Durzân), en l'année 366/976, par les soins du *muhtasib*, al-Ḥasan ibn 'Abd al-'Azîz al-Fâsî, sur le modèle de la Mosquée al-Azhar ; elle se signalait à l'admiration par sa décoration et par quelques peintures avec personnages.

Incendiée en 564/1168 en même temps que la Mosquée de 'Amr, lors de la marche sur al-Qâhira de l'armée d'Amoury, elle fut relevée par le Fâtimide al-Muṣṭansir. Maqrîzi avait vu cette mosquée qui était devenue un lieu de pèlerinage à cause de sa sainteté ; elle était abandonnée depuis le ix<sup>e</sup>/xv<sup>e</sup> siècle. V. *Ḥiṭat*, III, 275-278 ; MASSIGNON, *Opera Minora*, III, 262.

Dans ce vaste paysage le Nil coule, mais sa majesté n'inspire pas le lyrisme d'un auteur qui en est par nature ou volontairement dépourvu ; les grandes Pyramides font seulement l'objet d'une brève mention ; c'est à peine si nous devinons que la rive occidentale du fleuve est uniquement occupée par des palmeraies et des jardins dont la masse s'étend, continue, jusqu'au Delta ; Memphis et Héliopolis sont signalées à cause des souvenirs pharaoniques qui s'y rattachent et à cause du baumier réputé qui croît près de cette dernière agglomération.

Ces pages en leur sécheresse représentent bien toute la manière d'Ibn Ḥawqal. Beaucoup plus qu'une description, c'est un document pour les hommes du temps comme pour nous-même. L'auteur est impassible, plus soucieux de détail et de précision que de vie restituée. L'essentiel d'ailleurs est pour lui de ne rien avancer qui ne soit exact. Le reste ne le concerne plus.

La description de l'agglomération du Caire par al-Muqaddasi, telle que nous la possédons, ne pose pas les mêmes problèmes textuels que celle d'Ibn Ḥawqal. Si nous savons en effet que les deux manuscrits de base utilisés par l'éditeur De Goeje, représentent deux recensions séparées par un assez long temps, en revanche il nous apparaît bien que les pages en cause offrent seulement des variantes de détails, non négligeables certes, mais ne modifiant pas le fond primitif. L'auteur se complète, se corrige, mais n'éprouve pas la nécessité de réformer ses positions premières en fonction d'une évolution politique et religieuse. Cette description se fonde, comme toujours chez al-Muqaddasi, sur des lectures antérieures, notamment sur al-Iṣṭḥari, et probablement sur al-Mas'ūdi, ainsi que sur les ouvrages d'*adab* dont il fait le procès tout au début de son livre. Son information ne semble toutefois rien devoir à Ibn Ḥawqal. Le séjour du voyageur en Egypte est certain et se traduit par des notations personnelles<sup>(1)</sup> ; il est toutefois difficile d'en fixer la date et d'en définir la durée. La rédaction première du *Aḥṣan at-taqāsīm* est hypothétiquement placée en effet par De Goeje à Širāz vers 375/985 et tout donne à penser que la version définitive se situe quelque dix ou quinze années plus tard<sup>(2)</sup>. Dans ces conditions il est plausible de placer le

<sup>(1)</sup> Cela se fonde sur de courtes indications qui attestent un observateur direct. Ainsi : *j'ai entendu dire aux Egyptiens, qu'un bras du Nil, etc.* (*Aḥṣan at-taqāsīm*, trad. MIQUEL, Damas, 1963, 58) ; *Fuṣṭāṭ d'Égypte est*

*aujourd'hui ce qu'était Bagdad au temps jadis ! Je ne connais point en Islām de ville plus imposante* (*ibid.*, 81).

<sup>(2)</sup> De Goeje avait posé comme vraisemblable que la première version représentée par le

voyage d'al-Muqaddasi en Egypte entre la fondation du Caire fâtimide en 358/969 et le début de la rédaction du livre en 375/985.

Sous la plume d'al-Muqaddasi, le terme al-Qâhira n'apparaît que trois ou quatre fois dans l'ensemble du livre ; dans les pages consacrées à l'agglomération du Caire, il s'applique uniquement à la fondation fâtimide ; en somme comme si l'auteur cédait à une tradition, pour lui, seul le nom d'al-Fustât évoque spontanément cet ensemble urbain qui est devenu la capitale du nouvel état égyptien ; toutefois le terme Miṣr, par une regrettable confusion, englobe à la fois la fondation de 'Amr et l'antique agglomération copte <sup>(1)</sup>. Comme Ibn Ḥawqal, l'auteur du *Aḥsan at-taqâsim* voit surtout dans al-Fustât, une métropole dont dépendent les autres villes du Delta reléguées ainsi au rang de chefs-lieux provinciaux <sup>(2)</sup>.

Al-Fustât est une métropole dans toute l'acception du terme ; elle réunit en effet les services ministériels ; elle est le siège du gouvernement et abrite l'Emir des Croyants. Elle est à l'intersection du Maghreb et des territoires des Arabes. Le pays qui en dépend est vaste ; la population en est nombreuse. La région est florissante et son nom est illustre ; sa puissance est immense. C'est la métropole de l'Egypte. Al-Fustât a éclipsé Bagdad ; elle est la gloire de l'Islam et le centre commercial de l'Univers. Plus magnifique que Bagdad elle est le grenier du Maghreb et le lieu de transit de l'Orient. (*Aḥ. taq.*, 197).

La capitale des Fâtimides, comme on le voit, apparaît à al-Muqaddasi avec toute son importance dans l'ensemble du monde musulman. Ailleurs l'accent avait déjà été mis sur l'hégémonie qu'elle était en voie de s'arroger. Bagdad est déchuée de sa grandeur et s'achemine vers sa ruine,

tandis qu'al-Fustât aujourd'hui est comme Bagdad dans le passé. Je ne connais point au monde de ville plus magnifique qu'elle. (*Aḥ. taq.*, 36).

Dans la vue d'ensemble qu'il en donne, al-Muqaddasi note l'allure de ville forte qu'offre al-Qâhira au moment où il l'a visitée :

l'enceinte élevée par le général Ġawhar l'entoure, percée de portes plaquées de fer ; alentour c'est le vide ; comme au Maghreb le *muṣallâ* est situé extra-muros ; les

ms. de Constantinople avait été entreprise vers 375/985 et que la seconde version représentée par le ms. de Berlin devait en conséquence se situer dix ou quinze années plus tard (v. DE GOEJE, *Descriptio Imperii*

*Moslemici*, 2<sup>e</sup> éd. (Leyde, 1906) ; cf. MIQUEL, *Aḥ. taq.*, *Introd.*, XXV-XXVI).

<sup>(1)</sup> Ainsi *Aḥ. taq.*, 30 lig. 13.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, 55, 194.

nécropoles s'étendent vers le Nord et l'est jusqu'à al-Fustât et au pied du Muqattam. (*Ah. taq.*, 200).

En bordure du Nil s'étend l'agglomération copte désignée par référence à un passage coranique <sup>(1)</sup> sous le nom d'al-'Aziziyya :

elle est en pleine décadence et tombe en ruines dans son ensemble. C'était jadis la métropole où résidait Pharaon. Là était son palais, ainsi que le sanctuaire de Jacob et de Joseph. (*ibid.*, 200).

Al-Muqaddasi donne un peu plus de détails sur la *Ġazira*, terme sous lequel on désigne alors l'actuelle Île de Rôḍa.

L'île [de Rôḍa] a une population clairsemée. La mosquée-cathédrale et le nilomètre sont à son extrémité, près du pont [la reliant à al-Fustât], non loin de Miṣr (= du quartier copte). Là se trouvent des jardins, des palmiers ; la résidence d'agrément du Calife, nommée al-Muḥtâra, s'élève du côté du Canal [entre l'île et la rive orientale]. Guizeh est une ville au-delà du bras principal ; pour s'y rendre existait depuis l'île [de Rôḍa] un pont qu'a coupé le Fatimide. Il s'y trouve une mosquée-cathédrale ; elle est plus peuplée et plus vaste que l'île [de Rôḍa] ; de là, part la route impériale vers le Maghreb. (*Ah. taq.*, 200).

L'ensemble de l'agglomération frappe al-Muqaddasi par la densité de la population qui fait de cette capitale une métropole plus importante que Nichapour, plus grandiose qu'al-Basra, plus vaste que Damas (*Ah. taq.*, 197). Cette densité de la population se confirme par ceci qu'al-Muqaddasi étant arrivé en retard pour la Prière, trouva :

les files d'orants jusque dans les marchés [jouxant la mosquée] et à plus de mille coudées de celle-ci. De même j'ai vu les *qaysariyya* et les rues marchandes autour de la mosquée, pleines d'orants.

Quand al-Ḥasan ibn Aḥmad al-Qarmaṭi se rendit à al-Fustât, les gens se portèrent à sa rencontre et, voyant leur foule telle [un nuage de] criquets, il en fut effrayé et il s'écria :

« Qu'est-ce que cette masse ? ». On lui répondit que c'étaient là des badauds de Miṣr [= le Vieux Caire = al-Fustât] et que ceux qui n'étaient pas encore sortis étaient bien plus nombreux. Leurs maisons comptent quatre ou cinq étages, tels des minarets ; la lumière y pénètre par le centre ; j'ai entendu dire qu'une seule maison peut être habitée par quelque deux cents personnes. (*Ah. taq.*, 198).

<sup>(1)</sup> *Coran*, XII (sourate : *Joseph*), 21.

Un tel grouillement humain s'accompagne naturellement d'une misère profonde :

Les habitations sont exiguës, pleines de puces, puantes, malsaines. Les puits sont pollués, les moustiques abondent; la gale est endémique, les chiens pullulent. (*ibid.*, 200).

A côté de cette misère qui s'étale, le voyageur palestinien a noté, faisant un contraste cruel, l'abondance des biens, des produits de la terre et de la vie rurale, l'activité du commerce qui sous-entend une classe industrielle, voire riche. Les notations sont ici rassemblées sans ordre, ce qui confère au texte une plus large valeur d'évocation des biens ainsi rassemblés.

Al-Fustât étonne par l'ampleur de son commerce et par ses spécialités. Il est beau par ses marchés, par ses moyens de vie; ses bains sont merveilleusement aménagés; ses *qaysariyya* sont pleines d'agrément. Il n'est pas de port fluvial plus fréquenté par les navires que le sien... On y trouve des nourritures délicates, des condiments fins, des friandises à bon marché; on y voit en abondance des bananes, des dattes fraîches...; les œufs valent un danaq pour huit...; les fruits de Syrie et du Maghreb y affluent. (*ibid.*, 197, 199).

Le commerce apparaît à al-Muqaddasi très florissant à al-Fustât où sont stockés des produits destinés aux échanges :

On en exporte du cuir excellent, imperméable, épais, souple, des basanes rouges, des jambières<sup>(1)</sup>, du camelot<sup>(2)</sup>. A al-Fustât est une montagne, le Muqatṭam, où est un gisement d'or et de belles pierres blanches qui se taillent comme du bois (*Ah. taq.*, 209)<sup>(3)</sup>.

Les caravanes y affluent d'Iraq, marché de l'Orient. Les vaisseaux d'Arabie et des Rûm franchissant la mer remontent jusqu'à son port. Son commerce y est extraordinaire. Ses richesses sont abondantes. (*ibid.*, 199).

<sup>(1)</sup> *Hamlaht* (du persan) semble désigner des «jambières»; v. DE GOEJE, *Bibliotheca geographorum arabicorum, Glossaire*, 370, qui traduit par *ocrea*. A remarquer que le mot se trouve aussi sous la forme *malaktât* ou *amlaktât*, que Dozy, *Suppl. aux dictionnaires arabes*, II, 614, traduit par «semelle(s)».

<sup>(2)</sup> *Muṭallat* «camelot». DE GOEJE, *op. cit.*, *Glossaire*, 200, précise qu'il s'agit d'une

étouffe tissée, de laine, de poil de chèvre et de poil de chameau. Un passage de Yâqût, cité par le même, permet toutefois de penser qu'il peut s'agir aussi d'une étouffe fine à triple chaîne.

<sup>(3)</sup> Une liste chaotique de produits destinés au commerce ou à la consommation locale a déjà été donné plus haut par al-Muqaddasi (*Ah. taq.*, 199).

Un jour que je me promenais sur le rivage [sur le port d'al-Fustât], et que je m'émerveillais de la multitude des navires à l'ancre ou en partance, un homme me dit : « Sache, Seigneur, que les navires au mouillage dans ce port ainsi que ceux qui ont fait voile vers d'autres villes ou agglomérations, sont si nombreux que s'ils faisaient route vers ta ville natale, ils pourraient avoir à leur bord toute sa population, tous ses engins, toutes ses pierres, toutes ses poutres, en sorte que, pourrait-on dire, ils emporteraient toute ta cité ». (*ibid.*, 198).

Dans son livre, al-Muqaddasi se plaît à noter ce qui concerne la vie religieuse et la culture. La description qu'il consacre à l'agglomération du Caire contient donc elle aussi quelques traits savoureux et intéressants sur les mœurs, sur la pratique religieuse, sur les docteurs de la Loi. On a vu (v. *supra* p. 8 lig. 22) combien le voyageur palestinien a été frappé par le spectacle des fidèles lors de la Prière du vendredi. Par goût de l'antithèse, il stigmatise toutefois l'existence de ces vieillards débauchés

qui n'ont pas honte de boire des boissons enivrantes, et dont les femmes se prostituent sans vergogne ; souvent une épouse a deux conjoints. (*ibid.*, 200).

Dans une formule très enveloppée, le voyageur rappelle que l'Égypte est alors partagée entre Sunnites et Chiïtes. (*ibid.*, 200).

Al-Fustât compte de nombreux personnages nobles et vénérés. Il n'existe pas en Islam une mosquée-cathédrale où l'on compte plus de cours magistraux que dans la sienne. C'est une pépinière de savants ; leur psalmodie du Coran est belle. Al-Fustât a une population de gens paisibles et tranquilles prodigues de biens et d'aumônes. Leur goût pour la vertu est manifeste et leur impeccable piété dans l'univers est connue.

Ils sont doués d'esprit critique à l'égard du prédicateur et du directeur de la Prière, ne donnent leur choix qu'à celui qui est méritant et sont insensibles aux largesses. Le cadi chez eux est un personnage considérable. Le *muhtasib* parmi eux fait figure d'émir. Les habitants d'al-Fustât ne se libèrent jamais de l'autorité du pouvoir ni de celle du vizir et, si ce pouvoir n'offrait tant de défauts, il n'aurait pas son pareil dans le monde. (*ibid.*, 197).

La langue des Egyptiens est l'arabe, mais cet arabe est vulgaire, négligé. Leurs *dimmi* parlent le copte. A al-Fustât, toutes les écoles de *fiqh* sont existantes et vivantes ; il s'y trouve même le centre des Karraniyya ainsi qu'un groupuscule de Mu'tazilites et de Hanbalites. La légalité religieuse (*futya*) est actuellement fondée sur la doctrine du Faïmide. Les sept « lectures » y sont en usage ; toutefois la « lecture » d'Ibn 'Amir est la moins suivie : l'ayant utilisée devant Ibn Abû-t-Tayyib Galbûn, il me dit : « Laisse cette lecture ! Elle est désuète ». Et comme je répliquais que ce qui est ancien est à suivre, il me dit : « Alors, suis-la ». La « lecture » de Nâfi' est la plus courante chez

les Egyptiens et la seule préférée. J'ai d'ailleurs entendu un cheikh, à la Mosquée basse, dire : « Nul imam ne s'est tenu devant ce *mihrâb* qui n'ait été élève de Mâlik en *fiqh* et adepte de Nâfi' en « lecture » à l'exception de celui-ci » et il désignait Ibn al-Ḥayyâṭ. Comme je demandais la cause de ce fait à ce cheikh, il me répondit : « Nous n'avons pas trouvé de « lecteur » plus valable qu'Ibn al-Ḥayyâṭ car il est à la fois le disciple d'aš-Šâfi'i et d'Abû 'Amr ». (*Ah. taq.*, 202-203).

L'auteur rappelle que Jésus et Marie sont venus à l'emplacement d'al-Fuṣṭâṭ. Le Sinaï est proche :

A al-Fuṣṭâṭ est le lieu où Joseph fut vendu. Au Muqattam sont des lieux très vénérés et des ermitages où les gens se rendent le vendredi. A proximité d'al-Fuṣṭâṭ est un lieu nommé al-Qarâfa où sont édifiées des mosquées et de belles fontaines. Là vivent maints ascètes ; c'est un lieu de retraite où se gagne la Vie Future. En cet endroit se dresse une belle mosquée ; les tombeaux y sont très somptueux et bien construits. De là on aperçoit la ville grise de poussière, tandis que les tombes blanches s'étendent autour de la cité. A al-Qarâfa est la tombe d'aš-Šâfi'i, entre celle d'al-Muzani et celle d'Abû Iṣhâm al-Marūzi. (*Ah. taq.*, 209).

Parmi les mosquées qui ont retenu l'attention du pieux al-Muqaddasi, deux seulement sont l'objet d'une description, si tant est qu'on puisse appliquer ce terme à deux passages d'une sécheresse sans doute voulue. Ces deux édifices sont naturellement la Mosquée basse ou Mosquée de 'Amr et la Mosquée haute ou Mosquée d'Ibn Ṭūlūn dont le minaret, avec sa rampe extérieure a frappé le voyageur (*Ah. taq.*, 199). Rien sur la Mosquée al-Azhar dont le nom n'apparaît pas plus sous la plume d'al-Muqaddasi que sous celle d'Ibn Ḥawqal (v. *supra* p. 5). Force est ici encore d'insister sur une telle absence qui confine à l'interdiction de vocabulaire.

Le thème des « merveilles » tient peu de place dans la description du voyageur palestinien. Sa source d'information est ici le géographe humaniste d'Iraq Ibn al-Faqîh dont le texte sur les Pyramides fait l'objet d'un simple résumé. A noter toutefois ce court passage qui retiendra l'attention des historiens.

Là [c. à d. non loin des Pyramides] est une idole dans laquelle, dit-on, entra et parlait<sup>(1)</sup> le Démon, jusqu'au jour où le nez et les lèvres de cette idole furent brisés. (*Ah. taq.*, 210).

<sup>(1)</sup> Le texte de DE GOEJE porte *yukallimu-hu* « il lui parlait », ce qui reproduit la version du ms. de Berlin ; il faut corriger et lire *yatakallamu* « il parlait » qui est la leçon du ms.

de Constantinople. L'idée est claire : le Démon parlait à l'intérieur du Sphinx et pour faire taire celui-ci, on lui brisa le nez et les lèvres pour que le Démon ne se fit plus entendre.

Ce trait est, pour autant qu'on sache, le témoignage le plus ancien que nous ayons sur la mutilation subie par le Sphinx de Guizeh. Il met fin à l'affirmation maintes fois répétée d'une mutilation consécutive à des tirs au canon, par l'artillerie de Bonaparte en 1798. Al-Muqaddasi au passage signale également l'existence des deux gnomons célèbres d'Héliopolis, dans lesquels il voit deux talismans contre les crocodiles. Enfin, dans la même page, al-Muqaddasi se fait l'écho d'une tradition très ancienne, qui voyait dans un colosse, près de Qaṣr aš-šam', une baigneuse de Pharaon qui avait poussé à persécuter Moïse et qui, en punition, avait été métamorphosée en statue de pierre (*ibid.*, 211).

Il est à peine besoin d'insister sur la parenté intellectuelle que présentent cette vue de l'agglomération du Caire et celle que nous avons rencontrée chez Ibn Ḥawqal. Dans ces deux descriptions se retrouvent le même insouciant du pittoresque, le même goût pour la notation objective, impersonnelle, le même refus de l'identification des choses et de leurs auteurs. Et pourtant, sur plusieurs points, la « manière » d'al-Muqaddasi se distingue par des traits qui portent en clair l'influence d'un milieu et d'un mode de pensée. Le voyageur palestinien ne se sent pas quitte envers son lecteur quand il lui a livré le fruit de ses réflexions et de ses mises au point, il ne sait se défendre, si tant est qu'il le désire, contre ce protéisme qui fait de lui un observateur « présent à tous les niveaux des groupements humains, de la pègre aux princes. Déjà nous pourrions poser que notre homme est un passionné de rencontres, toujours disponible à des contacts nouveaux »<sup>(1)</sup>. Al-Muqaddasi est le type de l'humaniste de son temps : il aime à briller par son savoir, par son érudition et bien plus encore par le piquant de ses remarques et les effets contestables de son style. Avec lui il est aisé d'évoquer ces réunions où l'esprit de salon se confond avec l'art de conter et de converser sur tous les sujets, avec légèreté ou lourdeur selon le moment ou l'assistance. Il lui manque un don : celui de traduire le frisson que provoque la contemplation du monde. Ce don nous allons peut-être le découvrir chez deux autres voyageurs venus non pas d'Orient, mais d'Occident.

Deux siècles s'écoulaient entre la date où al-Muqaddasi écrit son ouvrage géographique et le moment où Ibn Ḥubayr, le troisième voyageur faisant l'objet de notre propos, s'arrête en Egypte avant d'accomplir le Pèlerinage à la Mekke. L'agglomération du Caire a beaucoup souffert des troubles qui ont marqué la décadence et la disparition

<sup>(1)</sup> V. MIQUEL, *Géographie humaine du monde musulman*, 316.

des Faṭimides. Cela seul suffirait à donner un spécial intérêt à la description d'Ibn Ġubayr. Mais il y a plus. Notre pèlerin, en effet, ne vient pas d'Orient mais d'Andalousie ; il est fier d'appartenir à cet empire almohade qui, par sa grandeur, peut rivaliser avec le califat des 'Abbāsides. Il ne voyage d'ailleurs pas en curieux, mais en homme de grande ferveur religieuse, avide de découvrir ou de retrouver les sources vives de l'Islam militant dont il se sent un zélateur. Sa description du Caire doit donc différer très sensiblement de celles d'Ibn Ḥawqal et d'al-Muqaddasi.

Ibn Ġubayr, né soit à Jativa, soit à Valence vers 540/1145, se serait décidé à accomplir son premier pèlerinage à la suite d'un vœu ; il devait s'acquitter deux fois encore de ce devoir avant de mourir sur le chemin du retour, à Alexandrie, en 614/1217<sup>(1)</sup>. Nous savons, par le journal que tint lui-même le voyageur, que celui-ci séjourna pour la première fois à Miṣr — nom sous lequel il désigne constamment l'agglomération du Caire — du 11 dū l-ḥiġġa 579/6 avril 1183 au 6 muḥarram 579/1<sup>er</sup> mai 1183<sup>(2)</sup>.

Pour ce qui concerne le texte, la description de l'agglomération du Caire laissée par Ibn Ġubayr ne pose aucun problème<sup>(3)</sup>. Tout donne à penser que nous disposons d'un récit reproduisant les notes, les observations et les souvenirs tout frais portant sur le premier séjour du voyageur en Egypte, sans que des modifications ultérieures aient été apportées à une rédaction primitive<sup>(4)</sup>.

Le voyageur andalou à son arrivée s'installe dans un fondouq d'al-Fuṣṭāṭ, non loin de la Mosquée de 'Amr. Le choix de cette résidence semble délibéré : de cette partie de la ville en effet, il est plus aisé de rayonner dans les quartiers les plus anciens et les plus vénérables du centre urbain. L'ensemble de l'agglomération n'est point évoqué par Ibn Ġubayr. Celui-ci se borne à noter que la ville porte encore çà et là

<sup>(1)</sup> Sur Abū l-Ḥusayn Ibn Alḥmad dit Ibn Ġubayr (ou encore Ibn Jobair ou Djubair), v. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Ibn Jobair, Voyages*, trad. (Paris, 1949 sqq.), *Introduction*, 4-6, 10 sq.

<sup>(2)</sup> V. *Idem*, 46, 62 en bas — 63.

<sup>(3)</sup> Le texte de la *Riḥla* ou « Relation de voyage » a été publié pour la première fois intégralement par Wright en 1852 à Leyde ; une seconde éd. revue et accompagnée d'un glossaire a été donnée par DE GOEJE, *The Travels of Ibn Jubayr* (Leyde, 1907). Cette

dernière a servi de base à la trad. de GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Ibn Jobair, Voyages*, dans les *Documents relatifs à l'Histoire des Croisades*, publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, (Paris, Geuthner, 1949 sq.). Pour ce travail, le Traducteur a mis à profit un certain nombre de leçons fournies par un ms. partiel de Fès, colligé par G. Colin. Le sigle G.D. *Trad.*, renvoi à cette traduction.

<sup>(4)</sup> C'est bien l'opinion de GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Introduction aux Voyages*, 27.

les traces de dévastation laissées par l'incendie de 564/1169. La visite ne s'effectue pas au hasard mais selon un ordre imposé par les préoccupations d'un homme pieux, soumis aux règles d'un pèlerinage. La Mosquée de 'Amr marque le début de cet itinéraire, mais la description du voyageur andalou est d'un médiocre intérêt. D'une toute autre allure est au contraire la vision reçue lors de la visite du sanctuaire où, dans sa châsse d'argent, est conservée la tête d'al-Ḥusayn, mort en martyr à Kerbela.

Le monument de si grande vénération, qui marque dans la ville du Caire le lieu où est le chef d'al-Ḥusayn fils de 'Ali ibn Abī-Ṭālib, est un coffre d'argent, enfoui sous terre, sur quoi l'on a construit un édifice magnifique, qui défie toute description et que l'esprit ne peut concevoir tout entier. Tapissé de diverses sortes de brocart, il est entouré de cierges pareils à de gros piliers de cire blanche et par d'autres cierges plus petits, fixés, pour la plupart, dans des candélabres d'argent pur, quelques-uns dorés. Des lampes d'argent y sont suspendues. La partie supérieure du monument est entourée de sortes de pommes d'or, de manière à figurer un jardin, dont le charme et la beauté enchantent les regards. Il y a là divers genres de mosaïque, de marbre, d'un art exquis, d'un travail magnifique, tels que les gens d'imagination ne sauraient s'en figurer de pareilles, et que nulle description n'en pourrait approcher que de loin. On pénètre dans ce monument par une mosquée qui l'égale par sa magnificence et sa rareté et dont les murs sont tout en marbre ainsi qu'on vient de le dire. A droite et à gauche de cette sépulture, deux chambres y donnent accès toutes deux et sont, elles aussi, de même parure. Des tentures en brocart d'un art merveilleux flottent partout. L'une des choses extraordinaires que nous avons aperçues en pénétrant dans cette mosquée bénie, est une pierre encastrée dans le mur que l'on a en face de soi en entrant; d'un noir intense et brillant, elle reflète tous les objets et ressemble à un miroir indien, fraîchement poli. (G.D., *Trad.*, 46-47).

D'un style très différent sont les pages consacrées à la visite de la nécropole de Qarâfa ; manifestement le voyageur andalou a vu ces lieux, où s'élèvent tant de sépultures vénérées, avec les yeux d'un croyant animé d'un zèle pieux et réfléchi (*ibid.*, 48-53). Cette attitude se confirme dans les lignes où Ibn Ḡubayr évoque cette Cité des morts :

Au sud de Qarâfa s'étend une vaste plaine que l'on nomme « la Terre des tombeaux des martyrs », c'est-à-dire de ceux qui ont témoigné de leur foi avec Sâriya, — Dieu soit satisfait d'eux tous ! —. Aux regards cette plaine apparaît tout entière bossuée de *tumuli* comme ceux marquant les tombes sur lesquelles nul édifice n'est élevé. Or chose merveilleuse, la Qarâfa toute entière [à l'exclusion de cette plaine] n'est que mosquées de pierres et que sanctuaires visités où se rendent les étrangers, les savants, les dévots, les pauvres ; à chaque édifice est attribué une subvention mensuelle accordée

par le Sultan. Il en est même des *madrassa* de Miṣr et d'al-Qâhira, et nous avons acquis la certitude que la subvention globale s'élève à plus de quatre mille dinars muminides. (*ibid.*, 53-54).

Ce dernier trait permet de mieux saisir la dominante qui s'est imposée au voyageur andalou tout au long de son séjour en Egypte et singulièrement durant sa visite du Caire. Tout dans cette ville lui rappelle ce qui fait la vraie grandeur du Sultan ayyûbide Saladin, à la fois vainqueur des Croisés et modèle des souverains musulmans par sa piété et aussi par son zèle à rétablir l'orthodoxie. Cette double qualité du Sultan éclate en un saisissant raccourci aux yeux d'Ibn Ğubayr dans les travaux entrepris à la Citadelle sur l'ordre de Saladin et menés par les captifs chrétiens (*ibid.*, 55). Bien plus encore se manifeste cette omniprésence du souverain musulman dans la construction d'édifices d'intérêt public comme le Maristân :

C'est encore un titre de gloire pour ce sultan que l'hôpital que nous avons visité au Caire ; c'est un palais d'une beauté et d'une étendue remarquables, qu'il a consacré à cette action méritoire, pour gagner la récompense et la rémunération (de l'autre monde). Il a désigné un directeur, homme de savoir, auquel il a confié les armoires aux remèdes, et qu'il a chargé de préparer les potions et de les administrer aux malades, suivant les variétés de celles-ci. Dans les petites chambres de ce palais, des lits sont à la disposition des malades qui y trouvent des couches complètement garnies de couvertures. Ce directeur a sous ses ordres des serviteurs qui ont pour fonction de s'enquérir matin et soir de l'état des malades et de leur présenter les aliments et boissons qui leur sont convenables. A côté de cet établissement, il y en a un autre séparé, pour les femmes malades ; elles y trouvent, elles aussi, des personnes qui prennent soin d'elles. Enfin adjoint à ces deux édifices, un autre fort vaste, renferme des chambres grillagées de fer, qui sont destinées à loger les fous ; des personnes s'enquièreent aussi chaque jour de leur état et leur apportent ce qui leur est salutaire. Le Sultan surveille toutes ces institutions par enquêtes et inspections ; il y porte un intérêt extrême et y donne tous ses soins. (*ibid.*, 55-56).

Très souvent Ibn Ğubayr met l'accent sur l'esprit d'organisation du Sultan. Typique à cet égard est le passage consacré aux pèlerins maghrébins installés temporairement dans la Mosquée d'Ibn Ṭûlûn.

Un fait extraordinaire, que m'a rapporté l'un des plus distingués d'entre eux, c'est que le Sultan leur abandonne la conduite de leurs affaires et qu'il n'accorde autorité sur eux à personne. Ils choisissent parmi eux un magistrat aux arrêts duquel ils obéissent et devant qui ils discutent des différends qui s'élèvent entre eux. Ils pratiquent en commun la concorde et la paix. (*ibid.*, 56).

A nos yeux toutefois, les lignes consacrées aux ponts enjambant les canaux sur la rive de Guizeh dépassent l'intérêt purement religieux que porte notre pieux voyageur à cette réalisation.

C'est aussi l'un de ses titres de gloire, l'une de ses fondations durables et profitables aux musulmans, que les ponts qu'il a entrepris de construire à l'occident de Miṣr, à une distance de sept milles, au bout d'une chaussée qu'il a fait élever sur la rive du Nil en face de Miṣr. Semblable à une montagne étalée sur le sol, on la suit pendant six milles avant d'arriver au pont. Celui-ci a près de quarante arches, dont les dimensions dépassent tout ce qu'on a pu voir en ce genre. Il rejoint la campagne par laquelle on parvient à Alexandrie. (*ibid.*, 57).

Dans l'ensemble de sa relation de voyage, Ibn Ġubayr se révèle un observateur aigu des hommes et, dans bien des pages, il serait aisé de découvrir en lui un écrivain sachant rendre le pittoresque, le mouvement et l'exaltation d'une foule. Sa vision de la métropole égyptienne ne traduit cependant pas cet aspect de son talent. Dans les très rares occasions où celui-ci se manifeste, nous trouvons une fois encore l'intérêt que ce pieux andalou porte à l'expression de la ferveur religieuse. Au sanctuaire d'al-Ḥusayn, par exemple, la dévotion des Pèlerins lui inspire ces lignes :

Nous vîmes les gens toucher le tombeau béni, le contempler, se pencher sur lui, se frotter aux étoffes qui le revêtent et tourner processionnellement autour de lui, se pressant en foule, implorant, versant des larmes, cherchant Dieu (Goire à Lui!) par l'entremise de la *baraka* de ce saint tombeau, s'humiliant : spectacle à faire fondre les cœurs et éclater la plus dure pierre ; événement considérable, impressionnante vision. Dieu veuille nous faire profiter de la *baraka* de ce sanctuaire vénéré. (*ibid.*, 47).

Dans cette ville si grouillante, dans cette cité où la vie s'étale en ses contrastes les plus saisissants, Ibn Ġubayr n'a songé à décrire ni les scènes de la rue, ni la densité de la foule, ni la lutte quotidienne pour subsister. En revanche, dominé une fois encore par sa vue déontologique des choses, il se sent amené à célébrer la louange de Saladin en qui il voit le constant bienfaiteur de la communauté égyptienne.

Parmi les titres d'honneur qui donneront accès à ce sultan auprès de Dieu, parmi les belles actions qui lui assurent une noble mémoire, au spirituel comme au temporel, il faut rappeler qu'il a aboli les droits de péage qui, sous forme de taxe régulière, frappaient les Pèlerins à l'époque des 'ubaydides-Fâtimides. Par la contrainte de les payer, les Pèlerins subissaient une pénible vexation et en ressentaient une sorte d'affront insupportable. Il arrivait que certains d'entre eux n'avaient plus de réserves pour

assurer leur subsistance ou ne possédaient plus aucune ressource : ils étaient contraints pourtant de payer; par tête, une taxe fixe de sept dinars et demi, en dinars de Miṣr, ce qui vaut quinze dinars muminides. (*ibid.*, 61).

D'une semblable préoccupation participe l'intérêt porté par Ibn Ğubayr au nilomètre de l'Île de Rôḍa : tous les détails rassemblés par le voyageur sur cette construction antique conduisent à rappeler que la prospérité accordée par Dieu aux habitants de la vallée du Nil suppose un gouvernement juste qui administre selon les principes de la Loi islamique (*ibid.*, 60 sq.).

Le thème des « merveilles » ne s'impose pas chez Ibn Ğubayr avec la vigueur qu'on a signalée chez al-Muqaddasi par exemple. Le voyageur andalou s'est arrêté certes devant le Sphinx ; il a même visité une des salles de la grande Pyramide. Rien dans la description qu'il donne de ces monuments n'implique cependant qu'ils aient fait sur son esprit une impression vraiment bouleversante ; assurément la grandeur des édifices l'étonne, mais le détail de la construction s'impose si fort à lui, qu'il semble barrer la voie à toute autre réflexion et singulièrement à une méditation sur l'évanescence du passé (*ibid.*, 57-59).

Comme l'a fort bien noté Gaudefroy-Demombynes, la personnalité d'Ibn Ğubayr se distingue avant tout par la sensibilité religieuse <sup>(1)</sup>. Les pages consacrées à l'agglomération du Caire confirment cette vue. Le voyageur andalou plus encore que ses deux devanciers orientaux s'est refusé à céder au mirage des choses, aux manifestations éphémères de la vie. La gravité de sa pensée se concentre sur les valeurs qu'il juge durables. Les sanctuaires d'al-Fuṣṭāṭ et d'al-Qâhira parlent plus à son cœur et à son imagination que la majesté du Nil ou la beauté des jardins. La grandeur des mosquées, la foule des croyants ou des Pèlerins qui se pressent dans les sanctuaires, les réalisations de Saladin sont à ses yeux les vraies et seules preuves matérielles qui valent d'être produites aux lecteurs de son journal. Le reste ne vaut point d'être noté.

Comment caractériser la personnalité d'Ibn Sa'îd <sup>(2)</sup>, le dernier voyageur dont le témoignage sur l'agglomération du Caire va nous retenir ? Quand on le rapproche

<sup>(1)</sup> V. G.D. *Trad.*, 17.

<sup>(2)</sup> De son nom Abû l-Ḥasan 'Alî ibn Mûsâ al-Maġribî, Ibn Sa'îd naquit à Qala'at Yaḥṣûb (= Alcala la Real) près de Grenade, vers 610/1214 et fit ses études à Séville. Avec

son père, il s'embarque pour le Proche Orient et arrive à Alexandrie en 639/1241, séjourne en Egypte plus de huit ans ; de là il se rend à Bagdad, revient par la Syrie pour accomplir le Pèlerinage à la Mekke et retourne

d'Ibn Ġubayr tout d'abord s'offrent à nous des ressemblances : Ibn Sa'īd, lui aussi, est d'origine hispanique ; il est issu d'une famille de lettrés sévillans ; l'Orient l'attire par son prestige et par le devoir pieux qui lui est imposé de faire le Pèlerinage à la Mekke ; l'Egypte est pour lui un lieu de passage où l'on demeure par curiosité. Entre Ibn Ġubayr et lui pourtant se manifestent des dissemblances : la piété chez Ibn Sa'īd n'exclut pas d'autres élans vers le monde ; son goût pour l'*adab* l'incite à souvent transposer ce qu'il voit en des formes littéraires ; il ne s'insurge guère contre ce qu'il observe, mais s'incline et passe.

Le premier séjour d'Ibn Sa'īd dans la capitale égyptienne, entre 639/1241 et 647/1249, a coïncidé avec les convulsions qui marquèrent la disparition des trois derniers sultans ayyūbides. Le second séjour s'est placé au contraire dans la paix retrouvée grâce au sultan mamlouk Baybars (de 658/1260 à 676/1277). Le témoignage de l'écrivain andalou sur l'agglomération du Caire se trouve dans cette compilation à la fois anthologique et historique intitulée *al-Muġrib fī ḥulā al-Maġrib* à laquelle Ibn Sa'īd a dû sa célébrité. Al-Maqrīzi a senti l'importance et la validité de ce témoignage dont il a donné deux citations étendues dans son *compendium* géo-historique sur l'agglomération du Caire<sup>(1)</sup>. Dans son état, le texte d'Ibn Sa'īd ne saurait cependant être utilisé exactement dans sa forme à la fois artificielle et chargée de redites. Au surplus, à la différence de ce que nous avons trouvé sous la plume d'Ibn Ġubayr, il ne s'agit nullement d'un journal, mais d'une vue d'ensemble, de souvenirs, de notations qui s'intègrent en un diptyque dont l'un des volets offre une vue d'al-Fustāṭ et l'autre une vue d'al-Qāhira. Comme on le voit, à l'époque d'Ibn Sa'īd, la division persiste entre les deux secteurs formant l'agglomération du Caire. Ça et là cependant se détachent quelques données d'ensemble. Pour éclairer son lecteur occidental, Ibn Sa'īd éprouve normalement la nécessité de rappeler dans quelles conditions 'Amr ibn al-'As fonda al-Fustāṭ, comment ce centre devint le siège du gouvernement provincial et comment enfin se surajouta à cet ensemble le quartier militaire d'Ibn Ṭūlūn jouxtant la célèbre mosquée édifée par cet Emir (*Ḥiṭat*, II,

en Occident. A Tunis en 662/1254, il entre au service du Ḥafside al-Mustanṣir ; puis en 666/1267 revient en Egypte et de là en Syrie, pousse jusqu'en Arménie. On ne sait s'il mourut à Damas en 673/1274 ou à Tunis en 685/1286. V. KUTUBI, *Fawāt*, II, 112 ; SUYŪṬI, *Husn al-muḥāḍarāt*, I, 320 ;

MAQQARI, *Nafḥ at-Ṭīb*, I, 634-707 ; *Gal.*, I, 336 sq. ; *Gal. Suppl.*, I, 576 avec bibliog.

<sup>(1)</sup> MAQRIZI, *al-Mawā'iz wa-l-i'tibār fī ḍikr al-Ḥiṭat wa-l-Atār*, éd. Būlāq, 1270 = éd. Beyrouth, s. d., à laquelle il sera renvoyé, II, 136-139 (description d'al-Fustāṭ), 183-187 (description d'al-Qāhira).

136). Ça et là, par larges touches, Ibn Sa'ïd évoque dans son cadre ce grand centre urbain qui s'étire du Sud au Nord le long du Nil coulant tranquille en sa royale majesté. Un ciel pesant, souvent chargé de poussière couvre cet ensemble de la même teinte triste que le sol d'où il a surgi (*ibid.*, 136). Le voyageur andalou, une fois de plus, après tant d'autres, cède dans cette vue générale à ce besoin de ramener à une opposition binaire des éléments disparates : sa description vise constamment à établir une sorte de parallèle entre la cité de 'Amr, al-Fuṣṭāṭ et l'agglomération fātimide, al-Qāhira. Ce fait, nous l'avons vu, s'était imposé à Ibn Ḥawqal et al-Muqaddasi. Comme eux aussi, Ibn Sa'ïd exprime la grandeur de cette métropole et de son site en recourant à une comparaison non seulement avec Bagdad <sup>(1)</sup> il est vrai, mais avec des rivales occidentales comme Marrakech et Séville (*ibid.*, 137).

Ibn Sa'ïd nous a conservé le récit vivant et coloré de son premier contact avec al-Fuṣṭāṭ. Accompagné d'un ami il s'y rend et, à l'exemple des personnes de qualité qui en Egypte ne dédaignent pas de monter des ânes, ils enfourchent deux baudets. On part donc dans un flot de poussière, conduit par un moucre poussant si vite ses bêtes, que notre andalou se sentant mal à l'aise arrête la cavalcade et continue sa visite à pieds ; bien lui en prend, car ainsi il voit mieux les choses (*ibid.*, 137 sq.).

Devant al-Fuṣṭāṭ ma joie tomba. J'aperçus en effet des murailles lézardées, noirâtres, des terrains vides et poussiéreux. J'entrai par une porte laissée béante, donnant sur des champs de ruines, semés de constructions à plusieurs étages, en désordre, bordant des rues mal tracées, bâties en pisé, en moellons grisâtres, en roseaux et en stipes de palmiers. Devant les portes de ces maisons s'amassaient des débris et des ordures qui soulevaient le cœur et incitaient à détourner les regards. J'allais, voyant de mes yeux ce spectacle qui ne me quittait pas, jusqu'à ce que j'atteignis les marchés étroits de la ville. Je fus pris alors dans une cohue de gens faisant leurs emplettes, vacant à leurs affaires et fus pressé par des chameaux chargés d'outres pleines dont j'eus mon content en les voyant et en les subissant. Enfin je parvins à la mosquée-cathédrale. Là je vis un dédale de bazars dont l'exiguïté me rappela, par contraste, les larges marchés de Séville et de Marrakech. Cette mosquée s'offrit à moi comme un édifice

<sup>(1)</sup> Cette comparaison entre métropoles urbaines est réellement un thème chez les « géographes » arabes. MAQRIZI, *Ḥiṭat*, II, 171, le développe par exemple d'une manière très suggestive : *Par la densité de sa population, le nombre des habitants, l'ampleur des richesses, la diversité des produits de la civilisation et par*

*l'ampleur du luxe, al-Qāhira avait atteint un point où elle dépassait toute ville du monde habitée, sauf Bagdad qui était le souq de l'univers.* La comparaison avec Bagdad s'institue chez Ibn Sa'ïd par une simple citation d'un passage d'Ibn Ḥawqal qui déjà avait développé ce parallèle. V. *supra*, p. 3.

de construction ancienne, ne présentant nul enjolivement et nul ornement dans les nattes tapissant tout alentour les murs et couvrant le sol. Je m'aperçus que les gens, hommes et femmes, en avaient fait un lieu de passage. Dans ce sanctuaire les marchands vendent toutes sortes de gâteaux, de gimblettes; les gens y mangent en tous lieux sans vergogne, tant cela leur est habituel. Des enfants passent portant des récipients pleins d'eau, faisant le tour des mangeurs, tirant de ceux-ci ainsi quelques provendes. Les reliefs de ce qu'on mange demeurent dans la cour de la mosquée. Les araignées foisonnent au plafond. Les enfants jouent dans la cour. Sur les murs sont des graffiti au charbon et en rouge, tracés dans une écriture affreuse par les scribes populaires. En dépit de tout cela il se dégage de cette mosquée une magnificence, un appel, une expansion de l'âme que l'on ne trouve pas dans la mosquée de Séville malgré ses ornements et le jardin qui en occupe la cour. J'ai médité sur ce que j'ai ressenti, dans ce sanctuaire, de paix et de sérénité; rien dans l'aspect des lieux ne peut expliquer cet état d'âme; je considère que c'est là un mystère, un dépôt subsistant de la présence en ce lieu de Compagnons du Prophète, sur son emplacement lors de sa construction. J'ai apprécié fort les cercles de professeurs (*muṣaddir*) enseignant le Coran, le *fiqh* et la grammaire en plusieurs endroits [de cette Mosquée] et je m'enquis des sources de leurs chevances; j'appris que celles-ci provenaient de prélèvements fiscaux sur la dime, mais que ces émoluments n'étaient payés que grâce à des protections et avec peine. (*Hîṭat*, II, 137-138).

Après cette visite d'al-Fuṣṭāṭ se place une description du port fluvial dont al-Muqaddasi avait déjà évoqué l'activité deux siècles plus tôt. Ici encore Ibn Sa'īd accumule des notations traduisant la diversité du spectacle.

De là nous nous dirigeâmes vers le bord du Nil. A ma vue s'offrit un rivage au sol malpropre, souillé, étroit, s'étendant sinueusement, non retenu par un mur blanc [comme celui qui borde l'Île de Rôḍa]. Toutefois ce rivage est encombré de navires et de produits provenant de toutes les régions de la terre et de la vallée du Nil. Si je disais que je n'ai vu nulle part ailleurs ce que j'ai vu sur ce rivage, ce ne serait que vérité. En cet endroit le Nil est resserré; en effet l'Île où le Sultan actuel des provinces égyptiennes a construit sa citadelle, barre en son milieu le fleuve qui se rapproche alors de la rive d'al-Fuṣṭāṭ. (*ibid.*, 138).

Le voyageur andalou cite à cette place le passage d'Ibn Ḥawqal sur le double pont de bateau qui enjambe le Nil jusqu'à la rive occidentale de Guizeh<sup>(1)</sup>. Rien n'est donc changé depuis deux siècles. Toutefois Ibn Sa'īd ajoute :

La plus grande partie du trafic des hommes et des bêtes se fait par des embarcations; deux ponts sont en effet interdits car ils aboutissent au beau milieu de la citadelle du

<sup>(1)</sup> V. *supra*, p. 4.

Sultan. Personne, en outre, n'emprunte à cheval le pont entre l'Île et al-Fustât par respect pour le Sultan. (*ibid.*, 138).

Ce qui arrive à al-Fustât, depuis la Mer Alexandrine et la Mer Hedjazienne dépasse toute description. C'est à al-Fustât que tout cela se groupe et non à al-Qâhira. De là ces marchandises sont réparties à al-Qâhira et dans tout le pays. (*ibid.*, 139). Al-Fustât est mieux pourvu de produits et les prix y sont moins élevés qu'à al-Qâhira parce que le Nil est proche d'al-Fustât en sorte que les vaisseaux chargés de denrées s'amarrent et qu'on vend les cargaisons de ces vaisseaux à proximité d'al-Fustât. Cela ne se produit pas à al-Qâhira car, là le rivage du Nil est éloigné. (*ibid.*, 185).

A la suite de cette visite, Ibn Sa'îd passe la soirée dans un kiosque (*tayyâra*)<sup>(1)</sup>; la nuit est si belle et la vue du Nil si prenante que le voyageur cède à son lyrisme et célèbre en vers ce que son regard découvre (*ibid.*, 138).

Durant son séjour, cet esthète n'a toutefois pas négligé d'observer des faits très matériels. A deux reprises il insiste sur l'activité industrielle concentrée à al-Fustât; des raffineries de sucre y sont établies ainsi que des savonneries et d'autres manufactures, qui pourvoient à tous les besoins du pays ainsi qu'à ceux d'al-Qâhira. Cette dernière, selon notre auteur, est donc une sorte de ville sinon résidentielle du moins administrative; les artisans n'y manquent certes point, mais ils sont spécialisés dans quelques métiers d'art ou travaillent à la manufacture d'Etat du Tîrâz (*ibid.*, 139, 185). On a vu d'ailleurs qu'Ibn Sa'îd n'hésite pas à se fondre dans la foule; celle d'al-Fustât, grouillante et pressée (v. *supra*, p. 19), le choque sans pour autant lui faire oublier la grâce et le charme des personnages distingués qu'il a pu rencontrer et qu'il trouve, sur ce point, plus agréables en leurs rapports que les gens d'al-Qâhira (*Hîtat*, II, 139). Il note aussi les courants qui, sous la pression des événements parcourent la population de cet ensemble urbain.

Les espaces en ruines sont plus nombreux à al-Fustât, tandis qu'al-Qâhira plus récente est plus peuplée, plus dense du fait que le Sultan s'y est transporté et que les troupes y cantonnent. [Toutefois] a soufflé sur al-Fustât un vent nouveau : l'agglomération en effet juxta l'Île [de Rôda], en sorte que beaucoup de militaires se sont transportés à nouveau à al-Fustât du fait de la proximité de leur service et nombre d'entre eux ont même édifié d'agréables belvédères sur le mur d'enceinte. (*ibid.*, 139). [...] A l'heure où nous sommes, comme le Sultan s'occupe de construire la citadelle

<sup>(1)</sup> Sur le terme *tayyâra* qui désigne une construction correspondant à un kiosque ouvert sur un jardin ou sur un lieu élevé d'où

on embrasse un vaste paysage, v. Dozy, *Suppl. aux dictionnaires arabes*, II, 80.

de l'Île [de Rôda], en face d'al-Fustât, et qu'il fait de cette citadelle le siège du gouvernement, la prospérité d'al-Fustât grandit et beaucoup d'émirs s'y sont transportés; ses bazars se sont agrandis et l'on a construit en face du pont menant dans l'Île une vaste *qaysariyya* où sont transférés depuis al-Qâhira les souq des soldats où sont vendus des cuirs, du drap, etc. (*ibid.*, 185).

Les développements consacrés par Ibn Saïd à l'agglomération même d'al-Qâhira se succèdent en gros dans le même ordre que ceux qui traitent d'al-Fustât. Tout débute par quelques généralités qui seraient sans intérêt si l'on n'y décelait une sorte de conflit interne. Comme al-Muqaddasi par exemple, le voyageur andalou est partagé entre deux impressions sur lesquelles il revient à plusieurs reprises. Il est ravi par la grandeur du site, par les jardins où les fleurs viennent en toute saison, par le charme des parcs où s'élèvent des belvédères comme à Ṭabâla, al-Kitmân ou al-Qurṭ, par le spectacle de la Birkat al-fil s'illuminant dans la nuit égyptienne; et d'autre part il cède à l'accablement sous

l'atmosphère étouffante, constamment chargée de poussière, soulevée par les pieds des passants. Quand le voyageur arrive à al-Qâhira il aperçoit une enceinte grisâtre [...]; il se sent mal à l'aise et sa belle humeur le quitte. (*Hitat*, II, 184).

Ibn Saïd insiste également sur l'allure opulente et aristocratique d'al-Qâhira, où s'élèvent les hôtels particuliers des dignitaires et des émirs; il estime à son prix l'existence de *madrasa* somptueuses et vastes, qui marquent le prestige religieux et intellectuel de la cité (*ibid.*, 185), et par ailleurs il déplore l'état d'abandon où déjà tombent les quartiers datant de l'époque fâtimide.

Une nostalgie de ces temps révolus se décèle d'ailleurs chez le sunnite de stricte observance.

Cette ville fût nommée al-Qâhira parce qu'elle doit triompher de qui se sépare d'elle et vise à s'opposer à ses Emirs. Les Fâtimides avaient supposé qu'à partir d'elle, ils régneraient sur la terre et parviendraient à dominer toutes les nations. La vaste conception impériale d'al-Mu'izz éclate dans ces palais des Califes et, jusqu'à nos jours, elle s'exprime dans le langage des ruines par eux laissées. Plus tard, les Califes égyptiens se sont préoccupés d'agrandir ces palais. J'y ai vu de mes yeux un *iwân* construit, dit-on, sur les dimensions de l'*Iwân* de Khosroès à Ctésiphon. Les Califes fâtimides y siégeaient. Ils avaient fait élever aussi sur le Ḥaliġ, entre al-Fustât et al-Qâhira, des édifices grandioses, dont subsistent des ruines majestueuses. J'ai vu, dans leurs palais, des murailles percées d'ouvertures sculptées, en plâtre et en gypse qui, m'a-t-on dit, étaient reblanchies chaque année. (*ibid.*, 183).

L'état où Ibn Sa'ïd trouve en son temps l'ancien centre de la cité fâtimide lui inspire un sentiment de détresse.

L'emplacement connu sous le nom de l'Entre-deux Palais était d'une ordonnance sultanienne car il y avait là une place large, destinée à la parade militaire devant les curieux, s'étendant entre les deux palais [...]. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un espace réduit d'où tu franchis un passage exigü ; on passe là dans un lieu sale, repoussant, entre des échoppes ; quand s'y pressent des cavaliers et des piétons, c'est spectacle qui serre le cœur et fait mal à voir. Un jour j'ai vu de mes yeux le Grand Vizir précédé des Emirs du gouvernement, formant un cortège magnifique, arrêté par un fardier chargé de pierres et qui obstruait la voie devant les échoppes ; incapable d'avancer le Vizir était pris dans une cohue grandissante, en face même des gargotiers et la fumée noircissait son visage et ses vêtements ; des hommes de pied étaient à demi asphyxiés et moi de même (*ibid.*, 183). La plupart des rues d'al-Qâhira sont étroites, obscures, jonchées de poussière et de détritüs. Les constructions qui les bordent sont en roseaux et en pisé ; elles sont élevées, mal aérées et mal éclairées. Je n'ai jamais vu au Maghreb chose plus misérable que ces constructions, à cet égard. Quand je marchais dans ces rues, je me sentais gêné, saisi d'un malaise immense jusqu'à ce que je fusse revenu à l'Entre-deux Palais. Un des défauts d'al-Qâhira est que, bien que située sur le rivage magnifique du Nil, l'homme y meurt de soif : on est en effet loin de ce fleuve qui n'atteint point la ville et n'en borde pas les maisons ; quand quelqu'un a besoin d'aller jusqu'au Nil, il parcourt une grande distance à travers les constructions extra muros jusqu'à l'endroit nommé al-Maqs. (*ibid.*, 184).

Dans les quartiers d'al-Qâhira, Ibn Sa'ïd paraît avoir été frappé surtout par la diversité du niveau de vie. Celui du petit peuple musulman lui est apparu très bas, ce qui conduit, on doit s'y attendre, au recours à mille ruses pour subsister. Dans cette cité grouillante, l'individu connaît une relative indépendance.

Al-Qâhira est le lieu rêvé pour le pauvre, car il n'a pas à craindre qu'on lui réclame la *zakât*, qu'on le mette aux arrêts, qu'on le torture, que, sous menace de prison, de coups et de sévices, on lui réclame le dû d'un camarade mort en disant : « il t'a laissé de l'argent ». A al-Qâhira, le pauvre est sans souci, tranquille, car le pain est bon marché et abondant, et aussi du fait que s'y trouvent des chanteurs, des baladins, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la ville. Il s'y sent à l'aise car rien ne s'oppose à tout ce qu'il veut faire ; il décide en toute liberté et à sa guise de danser dans les marchés, d'aller dépenaillé, ivre de hachich ou autre, de fréquenter des coquins, à l'inverse de ce qui se passe au Maghreb. Le pauvre n'a pas à redouter d'être arrêté pour servir dans la marine, sauf les Maghrébins pour qui c'est une obligation du fait qu'ils connaissent bien l'art de la navigation. D'ailleurs cette corvée s'étend à tous les Maghrébins,

qu'ils connaissent ou non le métier de marin. Jadis si le Maghrébin était riche, il se voyait exempté par paiement de la *zakât* ou contraint de fuir al-Qâhira ; si au contraire il était démuné, il était jeté en prison jusqu'à la saison de l'appareillage de la flotte. (*Hîtat*, II, 185-186).

Ibn Sa'îd est d'ailleurs offusqué par une licence des mœurs qu'il n'a pas connue au Maghreb.

A al-Qâhira on consomme de l'alcool de grain, surtout de blé, ce qui fait monter les cours ; on n'y blâme point l'exposition en public de jarres à vin, non plus que l'audition d'instruments à corde ou la sortie des femmes de mauvaise vie le visage découvert, toutes pratiques condamnées au Maghreb. J'ai pénétré sur le Ḥalîğ qui sépare al-Qâhira de Mişr <sup>(1)</sup> [...]. Là j'ai vu des choses effarantes. Souvent il y avait mort d'homme du fait d'ivresse bien qu'y fût interdite la vente des boissons fermentées. Ce Ḥalîğ est étroit car des deux côtés sont des belvédères très fréquentés, avec des enseignes de lieux de plaisir, l'annonce de divertissements et de distractions. Tant est, que les gens respectables et les dignitaires de haut rang s'abstiennent d'y passer. (*ibid.*, 186).

Par contraste, le genre de vie des « minoritaires » nous vaut la notation suivante :

Les moyens de vie sont difficiles et chiches à al-Qâhira, surtout pour les catégories de gens de mérite, car les prébendes des *madrâsa* sont rares et irrégulières. Les ressources des Juifs et des Chrétiens proviennent en grande partie de leurs fonctions de scribes du *ḥarâğ* ou de ce qu'ils exercent la médecine. Les Chrétiens d'al-Qâhira se distinguent par le *zunnâr* ceignant leur taille et les Juifs par un signe jaune sur leur turban ; ils montent des mulets et portent des vêtements somptueux. (*ibid.*, 185).

Ainsi qu'on peut le voir, Ibn Sa'îd ne semble pas impressionné par la situation somme toute privilégiée faite aux non musulmans. Il sait d'ailleurs se départir de considérations religieuses ou sociales pour s'intéresser à quelques détails de l'existence matérielle. Les « spécialités » égyptiennes lui paraissent dignes d'être notées, comme le *damîs*, le *şîr*, la *şahná*, les poissons salés et les œufs de poissons, sans oublier naturellement la *naydá* <sup>(2)</sup>. Il signale au passage l'existence, dans la ville, d'anciennes

<sup>(1)</sup> Ici ce nom désigne tout l'ensemble constitué par al-Fuṣṭât et les quartiers édifiés par Ibn Ṭûlûn autour de la mosquée qui porte son nom. On a vu que Ibn Ğubayr désigne par ce terme l'ensemble de l'agglomération du Caire, v. *supra*, p. 13.

<sup>(2)</sup> *Damîs* (actuellement le *mudammas*) désigne une potée de fèves cuite à l'étouffée dans la braise. — *Şîr* : friture de petits poissons. — *Şahná* : genre de ragoût. — *Naydá* : sorte de pâtisserie spéciale à quelques villes du Delta et au Caire, faite de froment broyé et

cuisinières au service des Califes fâtimides, personnes vénérables et par l'âge et par le talent dans l'art culinaire (*Hîyat*, II, 185).

Le voyageur maghrébin accorde à l'activité artisanale d'al-Qâhira seulement une place limitée. La fabrication d'objets de cuirs, d'arcs et d'arbalètes « selon une tradition ancienne » a retenu son attention, ainsi que les tissages et l'exportation de certains tapis (*ibid.*, 185). Dans le même ordre d'idées, il relève un détail qui à ses yeux paraît avoir revêtu une spéciale importance :

Les transactions, dans l'ensemble de l'agglomération du Caire, se font à l'aide de *dirham*, appelés *dirham* noirs, équivalent au tiers du *dirham naṣīri*. Cela suscite bien des difficultés dans les échanges. Antérieurement la monnaie était des *fals*, mais le Sultan ayyûbide al-Malik al-Kâmil en a interdit le cours. (*ibid.*, 185).

Au moment où Ibn Sa'îd séjourne en Égypte, le centre des affaires reste al-Fuṣṭât. Le fait s'explique, selon l'auteur, par la très grande activité que connaît le port fluvial qui sert de centre redistributeur dans tout l'ensemble de la cité.

On ne s'est point assigné ici pour propos d'insister sur les différences qui caractérisent les tempéraments des quatre voyageurs dont on a résumé le témoignage. Ces différences éclatent au surplus à tout moment et jusque dans le détail de l'« écriture ». Il semble en revanche non dénué d'intérêt de revenir sur les traits objectifs qui particularisent les dominantes en l'esprit de ces hommes devant l'agglomération du Caire entre le iv<sup>e</sup> et le vii<sup>e</sup> siècle de l'Hégire.

Le premier trait qui dès l'abord se détache de ces quatre descriptions est la grandeur de cette métropole et de son site ; étirée sur la rive orientale d'un fleuve dont la puissance égale la majesté, elle impose à ceux qui la voient de la comparer à Bagdad, qu'elle supplante par sa richesse. A ce trait vient s'en adjoindre un deuxième concernant les œuvres de l'Homme : une longue et fabuleuse histoire s'affirme dans cette cité et dans la région qui l'entoure ; depuis l'implantation arabo-islamique sur les bords du Nil, la permanence du travail et du génie humains éclate dans des mosquées et des édifices où le talent des artistes se met, docile, au service de la ferveur religieuse, tandis que la richesse des puissants se convertit en œuvres de foi et de charité. Cette

bouilli jusqu'à réduction en une gelée naturellement sucrée (actuellement *balūza*) ; sur ce mot, v. Dozy, *Suppl. aux dictionnaires arabes*,

II, 741 b ; cette pâtisserie est déjà mentionnée par Iṣṭḥari, éd. De Goeje, 203-204, 306 ; MUQADDASI, *Ah. taq.*, 7.

grandeur ne pousse cependant point ces voyageurs d'Orient et d'Occident à détourner leurs regards de la réalité humaine. A des degrés divers ils sentent combien la densité de la foule, l'activité des marchands qui s'affairent, des marins et des portefaix qui peinent sur le port, du petit peuple qui s'agite et se presse en tous lieux, sont autant de traits inoubliables pour l'étranger qui passe, spectateur tour à tour heurté dans ses habitudes, surpris par les contrastes, émerveillé par les travaux des artisans. Un dernier trait revient souvent dans ces quatre témoignages, c'est celui par lequel ils rejoignent nos impressions modernes devant une cité aujourd'hui plus que millénaire : la richesse et l'abondance en face de la pauvreté, le luxe et l'allure imposante des édifices faisant contraste aux quartiers ruineux et déshérités, la permanence du passé parmi les continuelles créations du présent, en une région du monde où les œuvres de l'Homme ont tant de fois dépassé sa puissance.